



L.^r COL.^r HENRI CARRÉ

GABRIELLE
D'ESTRÉES

PRESQUE REINE

GRANDS CARACTÈRES
TYPOGRAPHIE LUCIOLE

18

rue
Laplace
ÉDITIONS

L.^T COL.^L HENRI CARRÉ

GABRIELLE D'ESTRÉES PRESQUE REINE

1570-1599

rue
Laplace
ÉDITIONS

LE CHÂTEAU DE CŒUVRES

C'était, à la fin du xvi^e siècle, une demeure seigneuriale de belle allure que le château de Cœuvres, à quatre lieues de Soissons, dans le gouvernement de Picardie. Le fossé d'enceinte franchi sur un pont-levis, on accédait par un portail imposant à la vaste construction, percée de hautes fenêtres encadrées de motifs Renaissance. Le corps de logis à deux étages, dont des chéneaux en plomb ouvragé couronnaient la haute toiture, était flanqué à chacun des angles d'un élégant pavillon, desservi par un escalier hors d'œuvre qui s'élevait dans une

gracieuse tourelle ajourée. De la galerie à arcades, toute lambrissée de vieux chêne, qui régnait au premier sur la façade nord, la vue s'étendait sur le jardin et ses beaux ombrages, sa pièce d'eau, ses parterres et ses charmilles à l'italienne, et, par-delà la riante vallée du Retz, jusqu'aux sombres frondaisons de la forêt de Villers-Cotterêts toute proche.

Antoine d'Estrées, vicomte de Soissons et marquis de Cœuvres, avait hérité ce domaine familial de son père Jean d'Estrées, capitaine général de l'artillerie de France et vaillant homme de guerre sous Henri II. Nommé gouverneur de La Fère par Henri III, Antoine s'y était laissé maladroitement surprendre et avait dû livrer la place aux Ligueurs. Remis en liberté sous rançon,

et en attendant un retour de fortune, il vivait retiré à Cœuvres assez insouciamment avec sa femme et ses enfants. Une fille aînée avait épousé M. de Mouchy. La deuxième était abbesse de Berteaucourt. Restaient auprès de leurs parents Diane et Gabrielle, qui se faisaient remarquer par leurs charmes prometteurs, deux filles plus jeunes, Jeanne et Françoise, et deux fils, Louis et François d'Estrées.

Toute cette jeunesse poussait librement, élevée à la diable avec la liberté de mœurs acclimatée par la Renaissance, et que les temps troubles des guerres de Religion avaient singulièrement développée.

En dépit de ses nombreuses maternités, Mme d'Estrées, tant par tempérament que par tradition, était demeurée une coquette impénitente. Née Françoise

de La Bourdaisière, elle appartenait à une lignée de dames galantes restées fameuses à la Cour de France. Une de ses aïeules, si l'on en croit la chronique scandaleuse, avait fait successivement les délices d'un roi, d'un pape et d'un empereur, en passant des bras de François I^{er} à ceux de Clément VI, lors d'un voyage à Nice du pontife, puis dans la couche de Charles-Quint pendant sa traversée du royaume de France.

La belle Françoise elle-même avait connu son heure de célébrité quand Ronsard la chantait sous le nom d'Astrée, avant qu'elle épousât Antoine d'Estrées, gentilhomme assez mûr.

Dès que ses filles eurent atteint l'âge convenable, Mme d'Estrées les conduisit au Louvre et les présenta à cette cour des Valois qui passait pour aussi bril-

lante que corrompue. Toutes deux y attirèrent bientôt les regards, Diane, l'aînée, par sa piquante beauté brune, Gabrielle par sa grâce langoureuse, sa blondeur éclatante, et l'exquise fraîcheur de ses seize ans.

La mère, experte, avait vanté particulièrement à Henri III les attraits de la cadette. Mais ce singulier prince, ayant détaillé Gabrielle d'un œil froid, la jugea trop mince et trop pâle, déclarant « que, pour du blanc et du maigre, il en trouvait assez chez la reine sa femme ».

Diane d'Estrées, cependant, eut vite fait d'accaparer le duc d'Épernon, un des mignons favoris, qui ne tarda pas à faire d'elle sa maîtresse. De son côté, la douce Gabrielle se laissait courtiser par deux grands personnages et s'appliquait à ne les décourager qu'à moitié.

C'était le cardinal de Guise, très amateur de jolies femmes comme tous les princes lorrains, et le duc de Longueville, Grand Chambellan de France et gouverneur de Picardie. Mais tandis que les deux rivaux se disputaient la belle, un troisième larron survint pour les départager : le beau Roger de Saint-Lary, duc de Bellegarde, premier gentilhomme de la Chambre et Grand Écuyer de France, déjà fameux à vingt-huit ans par ses succès féminins. Le roi Henri III, qui ne dédaignait pas de jouer le rôle d'entremetteur, avait encouragé son entreprise en déclarant tout haut, un soir que Roger dansait au Louvre avec Gabrielle, « que le couple lui paraissait aussi galant que bien assorti ». Dans ce cavalier fort séduisant, très bien en cour et pourvu d'une des plus belles charges

du royaume, la charmante fille voyait un parti avantageux. Elle accueillit donc favorablement ses avances, mais en se gardant de lui céder.

Quant à Mme d'Estrées, non contente de favoriser de son mieux ces amours, elle se prit, à quarante-huit ans, d'une folle passion pour un gentilhomme de vingt ans plus jeune, le marquis d'Alègre. Et son amant ayant été nommé gouverneur d'Issoire, elle n'hésita pas à tout quitter pour le suivre jusqu'en ce lointain poste d'Auvergne.

Sur ces entrefaites, au printemps de l'année 1588, le triste Henri III s'enfuyait de sa capitale, chassé par le mépris et l'exécration de ses sujets, et se réfugiait à Blois. Une partie de la cour l'avait suivi, l'autre s'était dispersée. Peu soucieux de laisser seules à Paris ses

deux filles tant qu'elles ne seraient pas en puissance de mari, Antoine d'Estrées n'avait plus qu'à les rappeler au bercail. Quand les deux sœurs firent leur réapparition à Cœuvres, la beauté en fleur de Gabrielle, avec ses dix-sept ans, s'était merveilleusement épanouie.

Des yeux bleus d'azur au regard angélique, voilés de longs cils bruns, des sourcils noirs finement dessinés, la bouche petite et *pourprine*, un charmant sourire s'entrouvrant sur des dents menues et nacrées, le nez aimablement aquilin, un front très haut qu'encadrerait une mousse de cheveux relevés, de l'or le plus pur et de la soie la plus fine, un teint pétri par les grâces, où les lis l'emportaient sur les roses, à moins qu'une onde d'émotion ne vînt à l'animer, par-dessus tout, la peau d'une blancheur éclatante, rap-

pelant celle de Diane de Poitiers demeurée fameuse, la gorge du plus bel ivoire, les mains fines et de proportions parfaites, des bras de déesse et des jambes de nymphe, la taille ronde et le pied menu, tous ces attraits formaient « un ensemble que nul ne pouvait admirer impunément ».

Cependant la réputation de Gabrielle et de sa sœur Diane, et le bruit de leurs succès à la cour s'étaient si bien répandus que toute la noblesse voisine se donnait bientôt rendez-vous au château de Cœuvres.

Pour remplacer Mme d'Estrées, qui semblait avoir abandonné les siens sans esprit de retour, sa sœur Isabeau de La Bourdaisière, mariée à M. de Sourdis, avait consenti, sur les instances d'Antoine, à servir de chaperon à ses

nièces. Mais fort encline elle-même aux aventures galantes – elle était alors la maîtresse de M. de Cheverny, chancelier de France – elle fermait complaisamment les yeux sur les intrigues que maints gentilshommes du pays cherchaient à nouer avec l'une ou l'autre des rieuses jeunes filles qui formaient son charmant troupeau.

Parmi les nouveaux soupirants, un jeune seigneur, M. de Stanay, se faisait remarquer par ses assiduités auprès de Gabrielle. De son côté, M. de Longueville, toujours épris, prenait prétexte de ses tournées au titre de gouverneur de Picardie pour venir faire sa cour à la belle, d'ailleurs sans plus de succès. Enfin Roger de Bellegarde rendait fréquemment visite à Cœuvres et y était reçu avec empressement. Deux années

plus tôt, ses ouvertures n'avaient été que faiblement repoussées. Cette fois, de plus en plus amoureux, il se fit si pressant qu'après un semblant de résistance comme il convenait à une ingénue, Gabrielle se laissa fléchir et tomba dans les bras du beau cavalier. La jeune fille occupait alors un logement dans un des pavillons d'angle, et l'escalier extérieur qui reliait sa chambre au jardin s'était fait le complice de l'aventure.

La vie s'écoulait donc assez joyeusement à Cœuvres, à telle enseigne qu'Antoine d'Estrées, vieilli et bourru, qualifiait un jour cette demeure accueillante de *clapier à p...* Lui-même y attendait les événements et guettait l'occasion de rentrer en place.

Ce fut sur ces entrefaites qu'au mois d'août 1589, à la mort tragique

d'Henri III, le roi de Navarre montait inopinément sur le trône sous le nom d'Henri IV.

Il lui restait à conquérir son propre royaume dont la plus grande partie, et en particulier la capitale, se refusait à reconnaître un souverain hérétique : entreprise si difficile, au milieu de la situation la plus trouble, qu'elle ne lui laissait guère le temps de songer à l'amour.

La première campagne de Normandie, la lutte contre M. de Mayenne et la bataille d'Ivry, une attaque de vive force contre Paris dans laquelle il échoua, tous ces événements accaparèrent l'activité du nouveau roi, sans lui donner le moindre répit, jusqu'à l'automne de l'année 1590.

Henri IV atteignait alors ses trente-

huit ans. Depuis sa jeunesse, au cours d'une carrière singulièrement aventureuse, il avait eu des bonnes fortunes de toutes sortes, dont quelques-unes, au dire de d'Aubigné, « sentaient l'ail et le torchon ».

Outre les *passades* trop nombreuses pour que la chronique ait conservé le nom de leurs héroïnes, on lui avait connu vingt-huit maîtresses de toutes conditions. Parmi les plus marquantes, on citait de nobles dames : Charlotte de Sauves, Jeanne de Tignonville, Françoise de Montmorency, Mlle de Duras, les deux sœurs de l'Épée, la comtesse de Saint-Mégrin ; des bourgeoises, comme la dame Arnaudin d'Agen, la dame Esther, Imbart de La Rochelle, la demoiselle Maroquin, de simples suivantes, comme la Xaintes, soubrette de Marguerite

de Navarre, Dayelle, fille d'honneur de Catherine de Médicis, une Grecque à l'étrange beauté brune échappée au sac de Chypre, des religieuses même, comme Catherine de Verdun, abbesse de Vernon, Marie de Beauvilliers, abbesse de Montmartre, sans parler des anonymes plus modestes, la boulangère de Pau, la jardinière d'Anet et la fille du jardinier de Nérac, la gentille Fleurette, première idylle du Béarnais.

Une seule femme avait résisté à toutes les tentatives de l'intrépide Vert-Galant et repoussé fermement tous ses assauts, Antoinette de Pons, marquise de Guercheville, jeune veuve aussi séduisante que spirituelle.

Une autre enfin avait réussi à fixer plus ou moins ce cœur volage, Diane d'Audouins, comtesse de Grammont, la

belle Corisande, la compagne fidèle des années de luttes d'Henri de Navarre, l'aimable maîtresse qui l'aimait pour lui-même et s'était montrée l'associée la plus tendre et la plus dévouée. Le prince l'avait chérie passionnément et accablée de lettres brûlantes qui protestaient romanesquement d'une fidélité éternelle. Mais au bout de huit années, cette liaison commençait à lui peser. Et comme, sa beauté fâcheusement flétrie, Diane était devenue « grasse, grosse et rouge de visage », il s'était peu à peu détaché d'elle, et, dès l'été de 1590, il avait complètement cessé de lui écrire.

D'autre part, Henri IV vivait depuis des années entièrement séparé de sa femme, la fantasque reine Margot, retirée dans son lointain château d'Usson. Le cœur du prince se trouvait donc entière-

ment libre, quand Roger de Bellegarde, un des gentilshommes catholiques qui s'étaient ralliés des premiers à sa cause, s'avisa de lui vanter les charmes de Gabrielle d'Estrées. Avec l'indiscrétion ordinaire des gentilshommes du temps en matière de bonnes fortunes, le Grand Écuyer parla si avantageusement de sa maîtresse, détailla si complaisamment ses attraits, que l'inflammable souverain sentit sa curiosité s'éveiller pour l'objet d'une telle passion.

Par une belle journée d'automne de l'année 1590, prétextant d'une partie de chasse en forêt de Villers-Cotterêts, Henri IV, en fort modeste équipage, car ses finances personnelles étaient au plus bas, s'en vint frapper inopinément à la porte du château de Cœuvres. Deux jeunes gentilshommes seulement l'ac-

compagnaient, Roger de Bellegarde et Raoul de Givry. Par un hasard extraordinaire, ni Antoine d'Estrées ni Mme de Sourdis ne se trouvaient au logis. Ce fut donc à Diane et à Gabrielle qu'échut l'honneur de recevoir l'hôte royal.

L'accueil de Diane, jeune fille vive, hardie et spirituelle, fut plein d'enjouement et de bonne grâce. Gabrielle se montra pareillement aimable et courtoise, mais avec une réserve polie et une nuance de froideur.

En dépit de son expérience des femmes – mais l'expérience a-t-elle jamais compté en amour ? – le roi de Navarre éprouvait parfois quelque timidité quand leur présence lui causait une grande émotion.

À peine eut-il enveloppé Gabrielle d'un regard connaisseur, sous le regard satis-

fait de Bellegarde, qu'il se sentit frappé en plein cœur. Ces beaux cils noirs baissés, cette pudeur réelle ou feinte, cette tenue décente, si éloignée des manèges des grandes coquettes qui cherchaient ordinairement à lui plaire, ce charme ingénu joint à une éblouissante beauté blanche et blonde, tout, dans cette délicieuse apparition, contribuait à bouleverser le prince sentimental.

L'impression que ressentait la jeune fille était bien différente. Devant elle se tenait un homme de taille moyenne, mais bien prise, à l'air martial, aux yeux vifs et spirituels, à la courbure du nez fortement accentuée. Mais le teint rudement basané, le visage couturé de petites rides, la peau du cou assez mal lavée, les cheveux indociles et grisonnants, la barbe drue, taillée à la diable et

agressivement relevée, les moustaches hérissées découvrant des dents jaunies fort douteuses, rien de cet ensemble assez négligé n'échappait au regard de Gabrielle.

Pareillement, l'accoutrement peu reluisant du roi ne plaidait guère en sa faveur, avec son pourpoint de gros drap gris, usé au frottement de la cuirasse, son haut-de-chausses élimé, ses bottes de chasse avachies et son chapeau de feutre râpé.

Sous cet aspect peu engageant, et bien qu'auréolé du triple prestige de son titre, de sa bravoure et de ses succès féminins, ce prince, déjà marqué par la quarantaine, apparaissait fort différent du beau gentilhomme de trente ans, élégant et svelte, coquet et pimpant, frisé et parfumé qui se tenait à ses

côtés, et qui couvait lui aussi Gabrielle d'un tendre regard. La comparaison, ce jour-là, n'était certes pas en faveur du roi de France.

Cependant, revenu de son premier émoi, Henri IV entamait sans tarder le siège de la jeune fille. Il l'assaillait de compliments à bout portant, il faisait feu de toutes ses galanteries. Elle se borna à l'écouter en souriant. Quand les propos du roi s'enhardirent, elle sut le railler aimablement. Lorsqu'enfin il se risqua à lui faire des avances, d'ailleurs assez timorées, elle les repoussa avec un dédain plein de gentillesse.

Les historiens ne sont pas d'accord sur cette première entrevue d'Henri IV avec celle qui devait tenir une si grande place dans sa vie.

Selon les uns, il aurait accepté l'hospitalité du château pour la nuit.

Si l'on en croit P. Mathieu, Henri IV, au contraire, se montra beaucoup plus discret et réservé. « Il se contenta de prendre du pain et du beurre à la porte du château, pour ne pas donner de soupçons au père de la demoiselle d'Estrées, puis il remonta à cheval en disant qu'il allait vers l'ennemi, et que bientôt la belle entendrait parler de ce qu'il avait fait pour l'amour d'elle. »

Le fait certain, c'est que la vue de la jeune fille avait causé sur lui une impression profonde et qu'il était tombé éperdument amoureux.

De son côté, en constatant que son maître venait de recevoir le coup de foudre, Roger de Bellegarde dut s'avouer qu'il avait commis une grave imprudence.

Quant à Gabrielle, sa sœur Diane lui ayant reproché d'avoir accueilli froidement pareil hôte, elle répliqua paisiblement que les hommages du roi de France la laissaient fort indifférente.